

Confettis d'empire

Motif 2

Au matin dans les galeries du musée désert, l'enfilade, le film une nouvelle fois déroulé des chefs-d'œuvre de l'art, le balayage du regard sur les fragments de chair, d'étoffes et de cuir peints, l'alignement des grandes machines martiales, *Serment*, *Enlèvement*, *Thermopyles*, ou des grandes machines érotiques, *Esther*, *Odalisque*, *Atala*, jusqu'à cet arrêt sur image : un gigantesque enlacement de corps entre vie et mort disposé en pyramide au-dessus de l'eau, soulevé par la houle, les morts et les mourants rejetés vers le bas à gauche, semblant glisser dans l'eau, tel au premier plan ce moribond le bras droit pendant, la tête en arrière, le visage osseux déjà atteint par l'ombre, humant sa dernière bouffée d'air, à sa droite ce couple formé d'un homme vieillissant, barbu, à la barbe poivre et sel, le visage aurolé d'une tresse de cheveux blancs d'où s'échappait un foulard rose, vieil homme résigné, las, attendant, accoudé, pensif, tenant le corps inerte et pâle d'un tout jeune homme aux reflets déjà verdâtres, en avant plan en bas à droite un cadavre recouvert d'un linge diaphane, un suaire, la tête hors du cadre, tandis qu'au centre les survivants semblaient s'éveiller, se retournaient, se hissaient vers l'angle supérieur droit dans un mouvement de torsion, les corps se retournant vers l'horizon, dos aux spectateurs, les bras tendus vers un minuscule point flottant à la jonction du ciel safran et de la mer glauque, une ascension de corps au faite de laquelle, juché sur un tonneau, un homme noir au dos musculeux agitait vers ce point minuscule un linge rose pâle et blanc crémeux, un autre personnage placé plus bas agitant lui aussi une étoffe blanche, alors que la voile se gonflait dans la direction inverse de celle du point minuscule,

le colossal tableau figurant un colossal campement en perdition sur l'océan, le totémique chef-d'œuvre de la modernité troué en son centre d'une étendue bitumeuse, d'un noir tantôt mat tantôt brillant, craquelé, boursoufflé, formant de-ci de-là des cloques, des bulles, une étendue noire rongéant progressivement l'image, évoquant ces flaques d'un brun noirâtre et irisées qui émergeaient des roseaux du pays entre deux fleuves, le tableau se recouvrant d'un voile sombre, d'un jus, de sorte que l'historien venu revoir cette vaste machine afin de trouver l'élan, le souffle, eut du mal à compter le nombre exact des personnages parmi lesquels avait posé en ami le peintre Eugène Delacroix, au premier plan, nu et vu de dos, le bras gauche étendu, personnages qui s'enfonçaient d'année en année dans l'épaisseur ombreuse de la toile, comme si ses composants matériels retournaient inéluctablement à leur origine minérale, végétale et animale, dissolvant jour après jour l'illusion portée par l'immense tableau, les trente-cinq mètres carrés de toile au pied desquels les spectateurs allaient et venaient toujours plus nombreux à mesure que s'avancait la matinée, par grappes, en famille ou en groupe, dans le brouhaha des pas, des interpellations et des commentaires dans toutes les langues, les spectateurs déferlant ainsi comme des vagues depuis six ou sept générations devant cette immensité de toile peinte semblant prise tout entière derrière un filtre jaune, les corps jaunes ou verdâtres tendus vers ce point à l'horizon dans une tension que reflétaient les visages des spectateurs, leurs profils alignés dans la même direction, le menton légèrement dressé en avant, le cou légèrement tendu, certains la bouche légèrement ouverte, leurs têtes dodelinant doucement sous le commentaire du guide qui résumait la légende en quelques mots teintés d'un fort accent maternel :

— In front of you *The Raft of Medusa*... a very true story... we sent a ship to Senegal... grounded on a sand bank... Michelangelo... pyramidal construction... work not only of an artist but also of a scientist... you know to survive people used cannibalism...

ainsi le tableau (huile sur toile, 491 × 716 cm, musée du Louvre) au nom de navire lui-même issu des profondeurs mythologiques, *Méduse*, offert de génération en génération à la dévoration des regards, à mesure qu'il s'effaçait sous l'action de sa propre corrosion, que les conservateurs du patrimoine le maintenaient à force de soins comparables à ceux donnés aux vivants gravement blessés, à l'aide de tampons imbibés de légers solvants et de liquides apaisants, le maintenant en état de visibilité pour qu'il continue d'être offert chaque jour aux regards, comme l'avait exprimé le critique anonyme de *La Gazette tricolore* lorsqu'il était apparu pour la première fois *On dirait que ce tableau a été fait pour réjouir la vue des vautours* avait-il écrit, devinant l'assemblée toujours renouvelée des spectateurs massés par grappes face à lui, leurs yeux acérés, les bras ballants comme des ailes grises, insatiables, le frisson du plaisir leur parcourant l'échine comme à la vue des accidents de la circulation, des faits divers sanglants et des images de catastrophes ou de victimes de guerre, leur cou tendu vers ce même point minuscule à l'horizon dont il était impossible de décider s'il s'approchait ou s'éloignait, les spectateurs tendus dans le même mouvement que les personnages du tableau vers ce point d'où le salut était censé venir d'un autre navire au nom lui aussi mythologique, *Argus*, deux créatures remontées de la fable pour reformuler l'ancestrale énigme du regard au centre de laquelle se tenait, bien serré et pivotant dans sa cavité cartilagineuse, cet organe globuleux, blanc et mou, livré aux incessants allers-retours, toujours dardé sur les choses et sur les gens, tout à coup suspendu, pétrifié par l'horreur de cent-quarante-neuf naufragés affamés, pris de folie, en proie à des hallucinations loufoques, l'un d'entre eux se jetant à l'eau à la recherche de son portefeuille, s'entretenant à coups de sabre, mangeant des excréments, buvant de l'urine, dévorant des cadavres, les soldats ivres tentant de jeter leurs compagnons d'infortune à la mer tandis qu'au milieu de cette horreur vint se poser au neuvième jour sur la voile du radeau un papillon jaune, la gigantesque machine

peinte qui aurait pu tout aussi bien s'intituler *L'Espoir* offerte en pâture à cet organe aux mystérieux pouvoirs, l'œil, en allégorie de... mais de quoi ? se demandait l'historien. Le temps d'avant. Le temps d'après. Soulevés par la vague. Basculant de l'avant vers l'après. Le vieux monde s'en allant à la dérive, ses cadavres s'enfonçant dans les flots, dévorés par les vivants, les vivants tendus vers les temps nouveaux, la promesse, le peintre sur le nom duquel soufflait sinon la gloire du moins la renommée, aux résonances funestes, Théodore Géricault, tenant dans cette gigantesque vignette le temps en apnée, entre l'avant et l'après, peignant en quelque sorte cette immense scène de naufrage au participe présent.

Qu'en était-il des temps nouveaux ? Escortée de trois autres bâtiments militaires, la frégate *Méduse* allait installer à Saint-Louis du Sénégal, après que les ressortissants de l'éternelle perfide Albion eurent rendu leurs anciennes possessions à ceux qui venait de se débarrasser du Napoléon et de restaurer le drapeau blanc, aux termes d'un traité qui réglait provisoirement leurs éternelles querelles de voisins, comme après une violente dispute deux familles de paysans finissent par s'arranger sur la propriété de garennes à exploiter au bout du village, au-delà de la rivière, la *Méduse* allait installer le gouverneur en uniforme de colonel accompagné de tous les talents parmi lesquels : 265 soldats, 2 prêtres, 2 instituteurs, 2 hommes de loi faisant office de notaires, quelques médecins et chirurgiens, 4 boulangers, des ingénieurs, des ouvriers, 1 jardinier, 2 capitaines de port, 21 femmes et 8 enfants, en tout 365 personnes vêtues selon leur sexe, leur profession et leur rang et qui composaient une société miniature à même d'administrer, de faire fructifier et d'augmenter les possessions dûment reconnues par la voisine chamailleuse, depuis le Cap-Blanc jusqu'à l'embouchure de la Gambie, car le temps de la traite négrière était maintenant passé, du moins sur le papier, ce temps où les esclaves arrivaient comme d'eux-mêmes des profondeurs du continent, comme s'ils avaient été sécrétés par ses forêts et ses fleuves pour être expédiés de l'autre côté de l'océan, maintenant qu'il restait à expier l'immense crime des

outrages infligés à l'humanité, comme disait le journal, Théodore Géricault lui-même, au moment où il mourut des suites d'une ou deux chutes de cheval, projetait un nouveau tableau sur le thème de la traite des noirs, la mise en image de l'un de ces horribles marchés de chair humaine dont la première pensée lui vint qui sait logiquement enchaînée à celle du *Radeau de la Méduse*, car après le commerce des esclaves le temps était en effet venu de racheter ce crime par la transformation de l'Afrique en jardin, elle dont le sol vierge s'offrait à toutes les fécondations, dont la population inépuisable se voyait transformée de chair à esclavage en sages exploitants agricoles, en vertueux pères et mères de famille, vêtus pourquoi pas d'une sorte d'uniforme de cotonnade bleue à rayures, l'homme fumant paisiblement sa pipe, le soir, assis au seuil de sa chaumière africaine et même pourquoi pas lisant à son épouse qui berçait un enfant dans ses bras, quelques pages de la *Nouvelle Héloïse*, ainsi conduits par la supériorité morale à l'ordre social, au bonheur.

En arrière-plan de ce chromo sorti du gracieux siècle aux philosophes querelleurs se profilait la plantation industrielle, venait au devant de ces rêves de jardinage et de concorde civile la marchandise qui arrondissait déjà les flancs des navires sur les quatre océans, transportant à côté de l'or, des esclaves et des armes, les fruits, les fleurs et les graines, substituant aux lentes migrations des plantes véhiculées par les vents ou nichées dans le plumage des oiseaux migrateurs, aux expansions progressives des espèces animales poussées par la faim, aux échanges de proche en proche des savoir-faire et des mœurs, le grand transbordement volontaire, raisonné et irréversible de toutes les richesses des trois règnes de la création, sans compter celui de l'homme avec son grand h, extrayant ici et replantant là, sous l'égide de telle société d'acclimatation encouragée par des médailles de foire agricole, industrielle et commerciale, entreposant à fond de cale des échantillons méthodiquement inventoriés, le jardinier Richard, lui-même rescapé de la *Méduse*, envoyant pour identification des exemplaires de plantes sèches et de graines récoltées le long du fleuve Sénégal :

Mr Richard, Jardinier botaniste et directeur des cultures de naturalisation à l'île St Louis, au Sénégal, m'annonce par une lettre du 12 août dernier qu'il a expédié à votre Excellence, sur la gabare du Roi L'Isère, une caisse destinée à notre muséum. Elle renferme un herbier d'une centaine d'échantillons de plantes sèches du Sénégal dont il désire savoir les noms scientifiques, si elles sont connues des botanistes ; et de plus, quarante espèces de graines qu'il a récoltées en remontant le fleuve Sénégal, dans une excursion faite par le colonel Schmaltz.

ainsi de suite année après année avec une infinie patience ces objets vivants et morts acheminés vers le muséum dans le ventre des navires pour venir grossir les interminables alignements de minéraux, de végétaux et d'animaux méticuleusement étiquetés, rangés dans des classeurs sans fin, montés sur des socles, plongés dans des bocaux ou abrités derrière des grilles, patiemment décrits par les professeurs en de savantes notices tandis que les dessinateurs les reproduisaient en de magnifiques planches aquarellées ensuite imprimées et reliées en de somptueux ouvrages diffusés aux académies de province et d'outre-mer, les professeurs réclamant insatiablement de nouvelles créations de la nature, inconnues jusqu'alors, pour les amalgamer à leur gigantesque édifice scientifique :

Votre excellence a bien voulu nous envoyer le 25 du mois dernier une caisse contenant des plantes desséchées et des fruits recueillis au Sénégal par Mr Leprieur Pharmacien. Il résulte de l'examen que MM. les Professeurs de Botanique et de Culture ont fait de ces objets que l'herbier composé d'environ 240 plantes enrichira l'herbier général du Muséum d'un certain nombre de plantes qui ne s'y voyaient point encore et que les échantillons généralement au nombre de deux de chaque espèce, l'un en fleurs et l'autre en fruits, sont très bien desséchés et par conséquent dans le cas d'être décrits et dessinés. Ces Professeurs pensent qu'il est seulement à regretter que Mr Leprieur n'ait pas poussé ses excursions plus avant, car le pays des Wallo est encore bien peu connu.

arrivage après arrivage c'était le ventre du muséum qui se gonflait, le baron Georges Cuvier réclamant lui-même un squelette d'hippopotame, des poissons soit de mer, soit d'eau douce, surtout ceux du haut fleuve, la peau et le squelette d'un éléphant car le muséum ne possédait dans le cabinet que l'éléphant d'Asie, à la suite de quoi venaient en retour, conservés dans l'eau de vie, des fœtus de sangliers, de gazelles, des serpents, un jeune hippopotame et ce poisson bon à manger et plein d'arêtes, au sujet duquel les Africains racontaient qu'il fut envoyé dans un pays lointain, chargé de commissions pour lesquelles chacun de ses congénères lui avait donné une arête afin qu'il puisse s'en souvenir mais que, fait prisonnier par un peuple lointain et jamais rentré, il les conserva toutes ; ainsi se mêlaient aux productions de la nature des bribes de légendes rapportées sur les inventaires rédigés en lettres arrondies, à l'encre sépia, alignant en colonnes soigneusement tracées à la règle tous les noms en langue maternelle et wolof, ainsi que les quantités expédiées, formant des listes infinies de choses venues de ces rivages bientôt rangés sur la carte comme des magasins Côte des graines, Côte d'ivoire, Côte d'or, Côte des esclaves, année après année les caisses jetées sur le quai, déversant les minutieuses et patientes extractions du règne minéral, végétal et animal auxquels s'ajoutait celui de l'homme par des tissus et broderies... une guitare bambara à deux rangs de cordes placées en double échelon sur une espèce de chevalet... des pantoufles maures en maroquin rouge... un poignard... une petite bouteille de poudre à feu... et cinq curieux bijoux en or du Maure Hamet, chef d'une tribu de forgerons habituellement campée dans les environs de Saint-Louis, car tout ce qui appartenait à un peuple neuf devait nécessairement éveiller la curiosité et donner lieu à un examen raisonné de la part des savants, lesquels avaient toujours pour but de ramener les choses, même celles qui paraissaient les plus frivoles, aux arts et aux sciences dont ils ne pouvaient qu'agrandir le domaine :

à Monsieur Geoffroy Saint-Hilaire, Président de la société zoologique d'acclimatation : La possession du Sénégal vient d'envoyer à mon département 2 béliers, 2 brebis, 7 pintades pour l'exposition agricole, qu'un décret récent a remise à l'année prochaine ; ces animaux proviennent du Haut Galam et leur taille peu ordinaire, ainsi que les qualités particulières de leur chair, les font rechercher par les habitants de l'Afrique centrale. J'ai chargé Mr l'aide commissaire Aubry de vous les faire parvenir et étudier leur propagation en pays tricolore.

Dans un sens l'extraction des richesses naturelles et industrielles pour examen, mesure, classement, essais et exploitation, dans l'autre la survenue un à un des navires porteurs des temps nouveaux, même sous la forme catastrophique des débris de la *Méduse* dont certains rescapés finirent par aborder la côte en chaloupe, harassés, affamés, recueillis ou capturés par des Maures qui le soir sous la tente, en la personne de leur chef connu sous le nom de Liradie Zaïde, les questionnèrent sans relâche sur la révolution qui, à peine trois décennies plus tôt, venait de piquer la cocarde bleu-blanc-rouge au chapeau du roi, et aussi sur le règne de l'ogre qui s'était ensuivi, reprenant l'interrogatoire durant le jour, les obligeant à tracer dans le sable la carte de l'Europe et à désigner l'île d'Elbe, leur faisant raconter le serment du jeu de paume, la Bastille, l'avènement de l'égalité, la décapitation du roi, l'abolition de l'esclavage, la guerre de Vendée, l'expédition d'Égypte, l'un des nomades se souvenant alors d'avoir, longtemps auparavant, aperçu la troupe des hommes en bleu se détacher sur le sable autour de ruines aux colonnes palmiformes, quelque part en Haute-Égypte alors qu'il se rendait lui en pèlerinage à la Mecque, puis le récit reprenant son cours par le soleil d'Austerlitz et la fonte de la grande armée dans les étendues gelées de Russie jusqu'à la ruée sur la ville-capitale des cosaques hurlant à l'entrée des cabarets : bistrot ! le récit s'échappant de la bouche du narrateur, un savant naturaliste rescapé de la *Méduse* nommé Kummer, s'élevant au-dessus du sable du désert et tom-

bant dans l'oreille des Maures assemblés, tendus vers la bouche savante, demandant si ce Bonaparte et ce Napoléon étaient bien le même, le colloque par lequel advint la promesse, l'incroyable succession des événements qui changea la face, l'irruption sur la scène de ce personnage nouveau, l'homme avec son grand h, tous égaux à bord de leur radeau soulevé par la vague, le récit s'imprimant dans la chair des vivants rassemblés autour du naturaliste, quand l'un d'eux lui arracha son outil à compter les parcelles du temps qui pendait au bout de sa chaîne, se disputant l'objet, approchant de l'oreille l'inexorable tic-tac, tandis que le savant continuait de propager dans un arabe approximatif la survenue des temps nouveaux et que sa montre, passant de main en main, convertissait les nomades assemblés aux volontés de ce dieu sinistre, effrayant, impassible, au gosier de métal et qui parlait toutes les langues.

Un peu plus tard, annoncé par les devins et le songe de sa mère qui vit s'élever un serpent de son ventre jusqu'au ciel, peu après que le peintre du *Radeau* ait quitté la scène, dans les parages des Trois Glorieuses naissait dans les profondeurs du continent cet homme au destin d'exception, Samori était son nom. L'historien était venu consulter son épopée racontée par trois forts volumes posés sur les rayonnages métalliques de la bibliothèque du Centre Georges Pompidou, l'institution culturelle baptisée du nom du président de cette république dont la carte se dilatait naguère sur les murs des écoles aux dimensions d'un planisphère sur cinq continents tachés de rose et qui s'était repliée sur elle-même, d'un coup sec, en un bref et géométrique hexagone, peu avant la venue au pouvoir de ce président aux sourcils broussailleux, lèvre pendante, constamment animée d'une cigarette, tel que le montrait l'immense portrait de l'artiste à la vision technologique et optimiste bien dans l'air du temps, Victor Vasarely, qui accueillait les visiteurs à l'entrée du centre, immense portrait photographique de trois-quarts ou de profil, en noir et blanc, tiré d'un document imprimé et dont le contour hexagonal offrait une projection

spatiale du pays tricolore, venue opportunément faire oublier la dispersion hasardeuse et sentimentale des taches roses, tout juste effacées dans le sang, pour se recentrer sur cette figure polygonale dans la célébration des Trente Glorieuses, de la force de frappe, de la croissance et des mirages de la société de consommation. L'historien venant consulter dans ce décor les trois gros volumes publiés à Dakar dans les années d'euphorie qui avait succédé à la fin de l'aventure, par l'Institut fondamental d'Afrique noire, trois volumes qui tentaient de dire en quelques milliers de pages le destin de ce Samori Touré, rédigées par l'un de ses prédécesseurs qui avait placé en exergue de son livre deux lignes énigmatiques dans sa langue sinon maternelle du moins originelle :

*E koun ma zad a zo bet douget gant an dienez
da vont da vro ar Re Zu da honnid e dammig bara*

l'historien lisant à la bibliothèque ces deux lignes comme une langue morte alors que ses ancêtres d'Armor et d'Argoat s'en étaient exclusivement servi, devinant ici le verbe *être* là le substantif *pays* ou encore le mot *pain*, sans plus, plus difficile à déchiffrer que cette langue ancienne apprise à l'école bleu-blanc-rouge le Gaffiot à la main, comme si elles entendaient ces deux lignes, par le truchement d'un peu d'encre imprimée sur le papier, rapprocher le sort de ceux qui l'avaient parlée avec les peuples réunis sous l'autorité de Samori, eux-mêmes soumis à la disparition plus ou moins rapide de leurs propres langues. Cet autre historien, Yves Person, avait consacré de nombreuses années à recueillir entre steppe et savane des centaines de témoignages, bribes de récits, souvenirs, mots surgis du passé dans la langue aux trois couleurs qui s'était étendue sur le planisphère, mais surtout dans diverses langues du groupe mandé, à confronter les maigres archives locales, limitées à quelques lettres, avec l'énorme masse de papier manuscrit et imprimé gisant dans les dépôts et bibliothèques de la république désormais hexagonale, afin de prendre en charge la mémoire du souverain et raconter en Xénophon des temps

présents une sorte d'*Anabase* africaine, les trois volumes alignés sur les rayonnages de la bibliothèque, lus année après année avec frénésie, parsemées de notes manuscrites revendicatives, rageuses, outragées même, par des vagues toujours renouvelées d'étudiants venus de ces nations qui avaient fini par se dessiner sur la carte, Sénégal, Mali, Guinée, Côte d'Ivoire, avec une capitale et des frontières plus ou moins rectilignes. Trois volumes qui faisaient le portrait de Samori : les doigts tachés de rose, les incisives taillées en pointe, son corps de guerrier vite couvert de cicatrices, toujours en route entre savane et steppe, n'ayant jamais vu la mer et croyant que les blancs étaient les fils de tribus faibles et peu nombreuses, mais riches de science et de magie, qui vivaient sur des îles au milieu de l'océan, guidés par le génie du commerce sur les côtes où ils apportaient des armes efficaces, fusils à pierre, Chassepot, Lebel, capables de l'aider à agrandir son État sans nom, qu'il avait reconstruit à partir de l'hégémonie malinké sur le Fouta-Djalon, sous une forme inédite, fluctuante, mouvante, un État dénué de frontières nettement dessinées, car la carte du continent ne comportait en ce temps-là pas de frontières, tout au moins inscrites par une ligne d'encre sinueuse épousant le cours d'un fleuve ou le contour d'une chaîne montagneuse, bientôt parfaitement droites et tracées d'une manière arbitraire, géométrique, sur une grande feuille de papier quadrillé, d'ailleurs il n'existait même pas de carte de cet État sans nom, sans capitale et sans limites géographiques précises, dit *Samori-Dugu*, ce qui donnait dans la langue alors aux trois couleurs quelque chose comme *Pays de Samori*, une communauté réunie par les soumissions, les allégeances, les fidélités, les partages d'intérêt, de mœurs plus ou moins compatibles et plus ou moins amalgamée dans l'ombre chaude de l'islam, lui le chef providentiel jailli au carrefour des voies commerciales tracées à travers les paysages de steppe et de savane depuis l'est par la religion du prophète pour véhiculer le sel, la cola, l'ivoire, l'or, les armes et les esclaves, toutes marchandises achetées et vendues au cours de transactions destinées à accumuler la richesse monétaire des cauris et de

la poudre d'or, appelée cette richesse à supplanter sur les marchés le long du fleuve les maigres et complexes échanges de tissus, de bétail, d'objets forgés et de personnes, sous le regard des ancêtres, entre lignages, clans ou tribus ou quoi, échanges et dons gorgés de significations bigarrées à l'occasion d'alliances matrimoniales et de cérémonies de reconnaissance mutuelle. Bien avant qu'Yves Person n'en recueille la légende, passant en trombe dans la région lors de sa traversée de l'Afrique, le poète Michel Leiris, devenu ethnologue, ayant un temps fréquenté les Surréalistes autour du poète André Breton, entendit à son tour des bribes de l'épopée de Samori, dans l'héritage de ce Morifíndyá, le griot qui l'avait accompagné jusqu'à la fin, car il était de règle qu'à côté du guerrier se tienne toujours un homme à la tête pleine de mots plus ou moins mélodieux, un instrument à cordes dans les mains, pour répéter les hauts faits du souverain, la légende de Samori, une légende africaine pleine de bruit et de fureur, de têtes coupées, de vengeances, d'alliances, de renversements, de soumissions, de trahisons, de déportations, réquisitions, famines, un bref crépitement de feu dans un buisson d'épineux pour dire le bâtisseur de paix, de prospérité et d'abondance. Les trois volumes s'ouvraient donc sur le rêve de la mère enceinte voyant surgir de son ventre ce serpent en train de grimper à l'assaut du ciel et s'attachaient à aligner les événements les uns derrière les autres, faisant se succéder la cérémonie de circoncision et d'initiation, l'apprentissage du colportage chez les dyulas et de la guerre chez les Sissés, les humiliations, la captivité et l'ascension à l'aide de ses frères, de quelques hommes et de quelques chevaux, à force d'alliances, de ruses, de combats, de pillages, jusqu'à dominer des populations nombreuses sur de vastes territoires entre Niger et Volta, et qu'il se heurte Samori à ces États toucouleurs au nom bariolé puis aux oreilles rouges qui s'étaient enfoncées depuis la côte le long du fleuve Niger, d'abord au cours de missions d'exploration financées par des sociétés savantes, puis militaires, selon un implacable mouvement de pénétration et de retrait suivi d'une nouvelle pénétration toujours plus

profonde, dans une noria de rêves se déversant les uns dans les autres sous l'apparence de noms propres, de dates et de lieux, avançant par à-coups le long de la boucle du fleuve. Le premier avait été le gouverneur rescapé de la *Méduse*, cinq ans après le naufrage, le colonel Julien Désiré Schmaltz, jusqu'à Bakel, puis de décennie en décennie, Louis Léon César Faidherbe jusqu'à Médine, Gustave Borgnis-Desbordes s'avancant une première fois jusqu'à Kita et revenant pour atteindre Bamako trois ans plus tard, puis Louis Archinard jusqu'à Ségou, Joseph Jacques Césaire Joffre s'emparant à son tour de Tombouctou et enfin le commandant Jean-Baptiste Marchand parvenant à Fachoda, terme de cette implacable avancée, achevée par l'affront essuyé de l'éternelle voisine querelleuse aux sources du Nil. Cette avancée s'était assortie d'innombrables traités au bas desquels la signature se substituait à la parole donnée, conclus dans un malentendu toujours recommencé avec les innombrables chefs d'innombrables tribus, avec Samori lui-même, à plusieurs reprises, la plupart du temps après quelques combats, escarmouches, engagements qui laissaient chaque fois sans vie quelques dizaines de natifs, indigènes ou autochtones dans les broussailles ou sur le sol de terre damée et parsemée de brins de paille des villages, et aussi quelques uns de ces tirailleurs dits sénégalais mis en marche par le polytechnicien Faidherbe, qui avait dessiné lui-même leur uniforme bleu à culotte bouffante et gilet à la mauresque, et même de temps en temps un officier sorti de l'École de Guerre, tandis que loin de là nigéristes et antinigéristes confrontaient leurs arguments à l'abri des lambris ministériels. Pendant ce temps, derrière les colonnes armées le télégraphe avançait à chaque saison sèche un peu plus loin le long du fleuve, étendait ses fils, portant chaque année plus loin à travers la steppe et la savane les ordres, les instructions, les indications techniques, en amorce alors timide du transport de toute écriture le long de filets toujours plus puissants et destinés à recouvrir toute la planète. Le chemin de fer se frayait une voie depuis l'océan sur le rivage duquel se dressa bientôt, à Saint-Louis, une gare de métal venue de la Société des Batignolles,

gagnant l'intérieur du continent dans le sang, la sueur et les larmes d'apprentis prolétaires réquisitionnés de force, poussant ses ramifications le chemin de fer comme s'il agissait en organisme autonome obéissant à un plan d'ensemble pour amener les choses et les gens à aller et venir aux quatre coins, jalonnant son parcours de marchés que s'empressaient d'inaugurer les Faidherbe, les Gallieni, afin que le fétiche bigarré de la marchandise fasse partout son entrée. La silhouette de Samori apparaissait pour la première fois dans les archives de la république aux environs de cette époque, son visage encore invisible, piochant péniblement le Coran et prenant le titre d'*almami* avant de se coiffer du turban de mouseline blanche qui le signalait comme érudit en choses sacrées, envoyant l'un de ses fils, Karamogho, visiter la ville-capitale, en échantillon de ces invitations diplomatiques destinées à convaincre les princes indigènes de la supériorité de la civilisation incarnée dans les expositions universelles, les courses de chevaux et l'opéra-comique, Samori subissant bientôt la Guerre du Refus de ses sujets bambaras décidément incapables de se soumettre à la loi du prophète, puis affrontant la Grande Révolte, reconquérant son pouvoir, incontesté d'un demi-million de personnes sur un territoire grand comme trois fois la péninsule armoricaine, avant d'être continuellement harcelé par les tirailleurs dits sénégalais, passant sans arrêt d'une région l'autre, nomade, organisant bientôt la guerre à outrance, la saisie systématique des récoltes, la réquisition de l'or et du cuivre, évacuant les habitants, brûlant les villages et les réserves de nourriture à l'approche des colonnes de tirailleurs, fuyant avec son peuple, prenant la cité de Kong et massacrant ses habitants, reconstituant encore un autre Samori-Dugu, plus au sud, durant quelques mois d'accalmie, le temps de souhaiter une retraite paisible dans une citadelle nommée *Bori-Bana*, ce qui se traduit approximativement par *Fini de courir*, mais les soldats en bleu, leurs coiffures rouges se détachant sur la verdure, étaient déjà de retour, alors il se lança dans un nouvel exode vers l'Ouest, vers la forêt, accompagné d'environ cent mille personnes, de six mille bœufs et

de centaines d'esclaves, en pleine saison des pluies, sans vivres, se nourrissant de racines, harcelé par les Dan (société patrilinéaire – familles étendues patrilocales – villages compacts – artisanat élaboré – circoncision et clitorisectomie), semant derrière lui des cadavres emportés par le flot des rivières sous l'œil des vautours qui tournoyaient dans le ciel, le Pays de Samori précipité en une décennie du faîte de la puissance à rien du tout, évanoui, assistant Samori à l'absorption de son armée par la forêt, se rendant par milliers, jusqu'à ce dernier jour où les tirailleurs conduits par un jeune capitaine, Henri Joseph Eugène Gouraud, qui fit ainsi son entrée, après une marche hallucinée à travers un pays de mort, traversant des villages fumants, jonchés de corps à demi-décomposés, verdâtres, entassés en charniers près des points d'eau, les cadavres jetés dans les puits, jusqu'à ce matin où les tirailleurs arrêterent le vieux guerrier au milieu de son campement, en train de lire le Coran à l'entrée de sa case, tandis que ses femmes préparaient la maigre soupe du matin. La république allait enfin connaître le visage jusqu'alors invisible de son ennemi à travers quelques photographies prises à Saint-Louis et aussitôt imprimées en cartes postales. L'une d'entre-elles le montre ainsi que trois de ses femmes et quelques esclaves, son grand corps maigre de vieux guerrier assis sur un banc, ou plutôt affaissé au pied d'un mur aux volets clos, vêtu d'un pantalon et d'une chemise blanche, couvert d'un manteau d'étoffe rayée, chaussé de chaussures européennes d'un blanc impeccable, le visage voilé du turban noir, tenant le Coran dans ses mains, la carte postale légendée 582. *SÉNÉGAL-Samory et ses femmes en captivité*, et adressée dans la ville-capitale griffonnée de ces quelques mots énigmatiques et lourds de fantasmes aux accents proustiens *Vous mériteriez mademoiselle d'être mise en captivité comme ce chef*, signée *Raoul*. Maintenant vaincu, se tenant un bon moment debout encadré par des tirailleurs, au milieu des troupes rassemblées en carré et de la foule accourue, face à l'hôtel du gouverneur d'où il finit par sortir, le gouverneur, en tenue impeccable, un papier à la main, ouvrant enfin la bouche et laissant s'échapper des paroles que le

traducteur essaya d'attraper avant qu'elles ne s'absorbent dans l'air déjà chaud du matin :

— Tu vas être déporté sur une terre d'Afrique si lointaine qu'on ignorera et ton nom et tes forfaits.

Et comme il s'apprêtait à répondre, à protester, Samori, la tenue impeccable lui tourna le dos et remonta les marches. La musique se mit à jouer, fort, les tirailleurs le repoussèrent dans sa cellule d'où il fut ressorti dans l'après-midi pour être embarqué sur le fleuve Sénégal jusqu'à Saint-Louis. Là, il fut exposé à la curiosité des familles à travers la ville. Abandonné, désespéré, il tenta en vain de mettre fin à ses jours en se perçant le cœur. Sous escorte il descendit jusqu'à Dakar et grimpa, accompagné de deux de ses femmes, Sarānkèñyi et Tirānkè-Ulé, de son fils Sarānkèñyi-Mori et de la femme de son fils, Sirè-Turè, de son griot-conseiller Morifiñdyā et de la petite esclave Niellé, gardés par un sergent et dix tirailleurs, sur le *Thibet* de la compagnie Fraissinet jusqu'à Libreville. Ensuite, le *Ville de Maceio* des Chargeurs réunis qui dix ans plus tôt avait conduit Konrad Korzeniowski vers le cœur des ténèbres l'emmena jusqu'au cap Lopez. Puis ce fut un petit vapeur qui remonta l'Ogooué vers Ndjolé, jusqu'à cette île de Missanga, au milieu du fleuve. Sur une concession à peine plus large que *Le Radeau de la Méduse*, nourri de taro et de manioc, environné d'eau boueuse et de la grandiose forêt gabonaise... des hauteurs de forêts!... dix... vingt fois les chênes de Vincennes!... tandis que l'exposition universelle projetait ses clartés aux quatre coins en annonce du nouveau siècle, il termina vite ses jours, le Coran entre les pinces. Bien plus tard, quand les nations des temps nouveaux se furent peu ou prou glissées dans les frontières autrefois dessinées dans les villes-capitales, ses restes furent rapportés du Gabon en Guinée, au pont de Tombo, à Conakry. Un rond-point reçut son nom, où s'érigea sa statue réalisée d'après les photos prises lors de sa capture. Ses guerriers rescapés furent condamnés aux travaux du chemin de fer Sénégal-Soudan, ou bien enrôlés, ainsi que dix-

huit de ses fils, parmi les tirailleurs dits sénégalais. Ils suivirent tous les chemins guerriers de la république jusqu'aux Dardanelles où Henri Gouraud, entre temps devenu général, commandait le corps expéditionnaire, car au fil de ce récit les figures militaires non seulement se réincarnerent les unes dans les autres mais encore apparaissaient, tels ces personnages de romans alors publiés en feuilleton, par intermittence au fil des épisodes, ou bien menaient leur carrière à la manière de ces artistes que les critiques découpaient en périodes, bleue puis rose puis cubiste, etc., les carrières de ces guerriers se découpant quant à elles en périodes africaine, asiatique, levantine, etc. Aux Dardanelles, le général Gouraud perdit son bras droit, tandis que loin en bas sous ses ordres l'adjudant Mandyu Samori, fils de Samori Touré, perdit la vie. Son frère, le lieutenant Sidiki Samori, s'en alla ensuite occuper la Rhénanie en qualité de tache noire, avant de mourir du côté de Damas, dans les rangs de cette armée d'Orient qui renaissait à chaque poussée vers l'Est, sous les ordres du général Henri Gouraud dans un nouveau rôle, celui de haut-commissaire de la république en Syrie. Tous les fils de Samori éparpillés dans la poussière des temps nouveaux, oubliés, surnageant à peine dans un livre de bibliothèque publique et parmi les flux de la grande archive électronique. Samori, lui, n'écrivait pas, pour lui l'écriture était prise dans une aura sacrée dont il fallait se tenir à distance, méfiance, lui dont la maigre correspondance et les maigres archives furent dispersées dans le vent de sa débâcle, les feuillets s'envolant, se détachant les uns des autres, se collant aux branches des arbres, aux herbes, bientôt détrempés par la pluie et s'effaçant, se fondant dans la terre, simplement chanté par quelques griots qui rythmaient la grandeur passée et la ruine actuelle :

Nous vivions dans l'éternité et voilà que les temps nouveaux nous roulent dans leur fleuve de boue qui nous emplit la bouche de sa puanteur et que nos pieds sont pris dans sa vase et que pleins de stupeur nous nous retournons impuissants et hagards

face à lui se tenaient tous ces guerriers qui exposaient leurs plans, donnaient leurs témoignages et rentrés chez eux rédigeaient leurs mémoires afin que viennent s’y couler les rêves de grandeur de la nouvelle génération, comme eux-mêmes avaient puisés aux rêves de leurs aînés, chacun d’eux apportant sa contribution au récit en marche, portant sur le papier les actions d’éclat dans des articles et des ouvrages aux titres poétiquement emboîtés les uns dans les autres jusqu’aux 253 pages qui composaient *Au Soudan : souvenirs d’un Africain*, écrites par le général Gouraud enfin à la retraite, dans son appartement de la rue de Varenne qu’il avait transformé en un véritable musée, entouré de trophées parmi lesquels la panoplie d’armes qu’il avait, étant enfant, exhumée au fond du bûcher de l’appartement familial, rapportée d’Afrique par son grand-oncle, un officier mort à Constantine et dans les rêves duquel il s’était glissé, entouré de tous ces frêles monuments parmi lesquels une ou deux reliques de l’épopée de Samori Touré, ses effets ayant été expédiés après sa capture non loin de là, au musée de l’Armée des Invalides, les reliques de sa gloire dormant maintenant dans la poussière, sa selle, son sabre, son bonnet à amulettes, son fusil Lebel plaqué d’argent, ses reliques transférées par la suite au musée d’Outre-Mer de la porte Dorée et désormais remises dans quelles réserves du musée du quai Branly ?

Arnauld Le Brusq – *Confettis d’empire* (motif 2), 2009.